

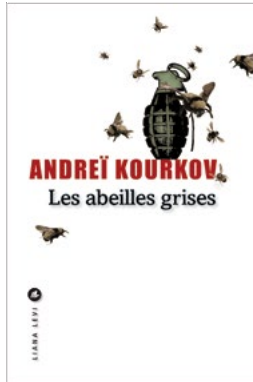


ANDREÏ KOURKOV

Les abeilles grises



LIANA LEVI



Dans un petit village abandonné de la « zone grise », coincé entre armée ukrainienne et séparatistes prorusses, vivent deux laissés-pour-compte : Sergueïtch et Pachka. Désormais seuls habitants de ce no man's land, ces ennemis d'enfance sont obligés de coopérer pour ne pas sombrer, et cela malgré des points de vue divergents vis-à-vis du conflit. Aux conditions de vie rudimentaires s'ajoute la monotonie des journées d'hiver, animées, pour Sergueïtch, de rêves visionnaires et de souvenirs. Apiculteur dévoué, il croit au pouvoir bénéfique de ses abeilles qui autrefois attirait des clients venus de loin pour dormir sur ses ruches lors de séances d'« apithérapie ». Le printemps venu, Sergueïtch décide de leur chercher un endroit plus calme. Ayant chargé ses six ruches sur la remorque de sa vieille Tchetviorka, le voilà qui part à l'aventure. Mais même au milieu des douces prairies fleuries de l'Ukraine de l'ouest et du silence des montagnes de Crimée, l'œil de Moscou reste grand ouvert...

Quand le grand frère russe surveille

ANDREÏ KOURKOV, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son premier roman, *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier. *Les Abeilles grises* est son dixième roman publié en France.

« Dans une langue simple, Kourkov pose un regard implacable sur la cruelle confusion de nos temps modernes et l'aspiration d'un homme au cœur tendre à la rationalité de la nature. » *Financial Times*

Andrei Kourkov

Les abeilles grises

*Traduit du russe
par Paul Lequesne*



Liana Levi

Le froid força Sergueï Sergueïtch à se lever vers trois heures du matin. Le poêle-cheminée bricolé de ses mains d'après un croquis relevé dans la revue *Datcha bien-aimée*, avec porte vitrée et deux plaques de cuisson circulaires, ne dispensait plus aucune chaleur. Les seaux de fer-blanc, posés à côté, étaient vides. L'obscurité régnant, il avait plongé la main dans le plus proche, et ses doigts n'avaient rencontré que des miettes de charbon.

« D'accord ! » grogna-t-il d'une voix ensommeillée. Il enfila un pantalon, glissa ses pieds nus dans des pantoufles – de grosses bottes de feutre amputées de leur tige –, jeta une pelisse sur son dos et, empoignant les deux seaux, sortit de la maison.

Il s'arrêta derrière la grange, devant le tas de charbon. D'un coup d'œil, il repéra la pelle – il faisait bien plus clair dehors que dedans. Les morceaux de houille tombèrent en pluie, heurtant le fond des seaux dans un grand fracas. Mais quand une première couche fut formée, le tintamarre s'éteignit, et leur chute devint presque silencieuse.

Un coup de canon retentit quelque part au loin. Puis un autre une trentaine de secondes plus tard, mais comme provenant d'un autre côté.

« Quoi, ils dorment pas, ces abrutis ? Ou c'est-il qu'ils ont décidé de se réchauffer ? » bougonna Sergueïtch, mécontent.

Il regagna l'obscurité de la maison. Alluma une bougie. L'odeur agréable, chaude et miellée, lui frappa les narines. Il perçut le discret tic-tac, familier et apaisant du réveil-matin, posé sur l'étroit rebord de fenêtre en bois.

Un peu de chaleur subsistait à l'intérieur du poêle, néanmoins sans papier ni copeaux de bois, il n'aurait pas été possible d'enflammer le charbon encore glacé après son séjour dehors, dans le grand froid. Quand les longues langues bleuâtres des flammes dansèrent enfin derrière la vitre noircie de suie, le maître des lieux ressortit de la maison. Un roulement de lointaine canonnade, à peine audible de l'intérieur, s'entendait à l'est. Mais un autre bruit, plus proche, attira l'attention de Sergueïtch : à l'évidence, une voiture venait de passer dans la rue voisine. De passer et de s'arrêter. Il n'y avait que deux voies traversant le village : la rue Lénine et la rue Chevtchenko, à quoi s'ajoutait le passage Mitchourine. Lui-même vivait rue Lénine, dans une relative solitude. La voiture, par conséquent, avait emprunté la rue Chevtchenko. Il n'y avait là également qu'un seul habitant : Pachka Khmelenko, lui aussi précocement retraits, presque du même âge, ennemi d'enfance depuis la toute première classe de l'école du village. Son potager donnait sur Horlivka, autrement dit Pachka était d'une rue plus proche de Donetsk que Sergueïtch dont le potager regardait de l'autre côté, vers Sloviansk. En pente, il touchait à un champ qui descendait encore pour remonter ensuite en direction de Jdanivka. La ville elle-même n'était pas visible, elle semblait se cacher derrière la bosse. Mais l'armée ukrainienne, qui s'était enterrée dans cette bosse, à l'abri de casemates et de tranchées, se faisait entendre de temps à autre. Et quand on ne l'entendait pas, Sergueïtch savait malgré tout qu'elle était là, tapie, à gauche de la plantation d'arbres que longeait

un chemin de terre fréquenté naguère par les tracteurs et les camions.

L'armée s'y trouvait depuis trois ans déjà. Tout comme la pègre locale renforcée de l'internationale militaire russe qui, dans ses propres abris, buvait thé et vodka, au-delà de la rue de Pachka, au-delà des jardins, au-delà des vestiges de la vieille abricoteraie plantée à l'époque soviétique, au-delà des champs que la guerre avait privés de paysans, comme la prairie qui s'étendait entre le potager de Sergueïtch et Jdanivka.

C'était calme à présent ici ! Depuis deux semaines déjà. Pour le moment, on ne se tirait plus les uns sur les autres ! Peut-être en avait-on assez ? Peut-être économisait-on obus et cartouches pour plus tard ? Ou peut-être tenait-on à ne pas déranger les deux derniers habitants de Mala Starogradivka, chacun plus accroché à sa maison-exploitation qu'un chien à son os favori. Les autres Malastarogradiviens avaient voulu partir dès le début des combats. Et ils étaient partis. Parce qu'ils craignaient pour leur vie plus que pour leurs biens et qu'entre deux peurs, ils avaient choisi la plus forte. La guerre n'avait pas fait naître chez Sergueïtch de peur pour sa vie. Elle avait fait naître chez lui une certaine incompréhension ainsi qu'une brusque indifférence à tout ce qui l'entourait. C'était comme s'il avait perdu tout sentiment, hormis un seul : celui de sa responsabilité. Et encore, ce sentiment-là, capable de susciter de l'inquiétude à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il ne l'éprouvait qu'à l'égard de ses abeilles. Mais à présent c'était pour elles la période d'hivernage. Les cloisons dans les ruches étaient épaisses ; par-dessus, entre cadres et couvercle refermé : une feuille de feutre. À l'extérieur, sur chaque côté : des plaques de fer. Même si les ruches étaient remisées dans la grange, un obus perdu pouvait toujours tomber de n'importe où, les éclats

alors fendraient le métal, mais peut-être n'auraient-ils plus la force ensuite de percer les parois de bois et de semer la mort parmi les abeilles?

2

Pachka arriva chez Sergueïtch à midi. Le maître des lieux venait de verser dans le poêle un deuxième seau de charbon, et de poser la bouilloire dessus. Il pensait boire son thé en solitaire, mais il dut y renoncer.

Avant de faire entrer le visiteur importun, il couvrit d'un balai de paille la hache «de secours» adossée au mur. Si ça se trouve, Pachka avait pour se défendre un pistolet ou une kalachnikov. Comment savoir? Il verrait la hache dans le couloir, et esquiverait le petit sourire agaçant qu'il affichait si bien lorsqu'il voulait montrer qu'il tenait son interlocuteur pour un imbécile. Or Sergueïtch n'avait pour se défendre qu'une hache. Rien d'autre. La nuit, il la rangeait sous son lit et son sommeil, pour cette raison, était tranquille et profond. Pas toujours, bien sûr.

Sergueï Sergueïtch ouvrit la porte à Pachka. Et émit un raclement de gorge peu amical à la suite de la montagne de griefs qu'en pensée il venait de déverser sur son voisin de la rue Chevtchenko, griefs qui semblaient ne jamais devoir connaître de prescription. En un instant, il s'était rappelé les vacheries commises par l'autre, ses coups par en dessous, ses cafardages auprès des profs, ses refus de laisser copier. Dites: après quarante ans, il aurait pu avoir déjà pardonné et oublié tout ça! Eh bien, pardonner, ça oui! Mais comment oublier, quand leur classe comptait sept greluches et seulement deux gamins: Pachka et lui? Et qu'en conséquence Sergueïtch n'avait jamais eu d'ami à l'école, mais seulement

un ennemi. Même si le mot «ennemi» avait quelque chose de trop sérieux et pesant. Au village on aurait dit qu'il était «chtit». Le terme convenait mieux. Un «petit ennemi», en somme, dont personne n'avait peur.

«Eh, salut, Sergo!», lui lança Pachka d'un air un peu tendu, en même temps qu'il entra dans la maison. «On a eu de l'électricité cette nuit!» annonça-t-il en jaugeant du regard le balai de paille, tenté de s'en servir pour faire tomber la neige de ses bottines.

Il empoigna le balai et, quand il vit la hache, une moue se dessina sur ses lèvres.

«Tu mens! lui dit Sergueïtch avec calme. Si on avait eu de l'électricité, ça m'aurait réveillé! Je laisse la lumière partout allumée pour ne pas rater les moments où il y en a!

– Tu dormais à poings fermés, faut croire! Quand tu dors, même une bombe te réveillerait pas! Et puis on en a eu qu'une demi-heure. Tiens, regarde...» Il montra son téléphone portable à son hôte. «J'ai quand même eu le temps de le recharger un peu! Tu veux pas téléphoner à quelqu'un?

– Je n'ai personne à appeler! Tu prendras du thé? demanda Sergueïtch sans un regard pour l'appareil.

– Du thé? Mais d'où il sort?

– D'où il sort?! De chez les protestants!

– Non, sans blague! s'exclama Pachka, surpris. Moi, il y a longtemps que je l'ai terminé!»

Ils s'attablèrent. Pachka dos au poêle. Celui-ci, avec son tuyau de métal qui, telle une colonne, montait jusqu'au plafond diffusait une chaleur douce.

«Mais pourquoi est-il si clair?» grommela le visiteur en regardant dans la tasse. Puis, tout de suite, d'une voix plus amène: «T'aurais rien à bouffer?»

Les yeux de Sergueïtch se firent sévères.

«Je n'ai pas droit à l'aide humanitaire toutes les nuits!

– Moi non plus.

– Alors qu'est-ce qu'on t'apporte?

– Mais rien!»

Sergueïtch émit un grognement dubitatif. Trempa ses lèvres dans le thé.

«Eh quoi, cette nuit encore personne n'est venu?

– Tu as vu quelqu'un?

– Ouais, j'étais sorti chercher du charbon, il commençait à faire froid.

– Ah, mais ce sont les nôtres, de là-bas! dit Pachka. Ils venaient en reconnaissance.

– Et qu'est-ce qu'ils cherchaient?

– Ils vérifiaient s'il n'y avait pas des "Ukrs" dans le village!

– C'est bien vrai?» Sergueïtch planta son regard dans les yeux fuyants de Pachka.

Celui-ci, collé au mur, rendit aussitôt les armes.

«Non, c'est pas vrai. C'étaient des gars, je sais pas qui. Ils ont dit qu'ils venaient de Horlivka. Ils proposaient une Audi pour trois cents dollars sans les papiers.

– Et alors, tu l'as achetée? ricana Sergueïtch.

– Quoi, tu me prends pour un débile? Si j'étais rentré pour aller chercher l'argent, ils m'auraient suivi et planté un couteau dans le dos! Tu crois que je sais pas comment ça se passe?

– Et pourquoi ils sont pas venus me voir, moi?

– Je leur ai dit que j'étais seul dans le village. Et puis ça ne communique plus maintenant entre la Chevtchenko et la Lénine. Il y a un trou d'obus à côté de chez les Mitkov... faut un tank pour passer!»

Sergueïtch restait silencieux. Mais il continuait de regarder Pachka, son visage chafouin qui aurait pu être celui d'un pickpocket vieillissant, bien des fois attrapé, tabassé, et par

conséquent craintif. Pachka qui, à quarante-neuf ans, en paraissait dix de plus que Sergueïtch. À cause de son teint terreux peut-être, ou de ses joues usées, comme s'il s'était rasé toute sa vie avec une lame émoussée. Il le regardait et songeait que s'ils n'étaient pas restés les deux seuls habitants du village, jamais il ne lui aurait adressé de nouveau la parole. Ils auraient vécu ainsi parallèlement, chacun dans sa rue et chacun sa vie. Et jamais jusqu'à leur mort ils n'auraient eu d'autre conversation. S'il n'y avait eu la guerre.

« Il y a longtemps qu'on n'a pas eu d'échanges de tirs ici, soupira le visiteur. Alors que vers Hatna, tiens, avant, le canon ne tonnait que la nuit, maintenant on l'entend aussi dans la journée!... Et toi... » Pachka pencha soudain la tête très légèrement en avant. « Si les nôtres te réclament quelque chose, tu le feras? »

– Quels “nôtres”? demanda Sergueïtch d'un ton contrarié.

– Eh bien les nôtres, ceux de Donetsk! Pourquoi tu fais l'idiot?

– Mes “nôtres” sont dans la grange, je n'en connais pas d'autres. Toi non plus tu ne fais pas trop partie des “nôtres” pour moi!

– T'arrêtes de faire ta mauvaise tête? T'as pas assez dormi, ou quoi? » Pachka grimaça de manière appuyée. « Ou bien tes abeilles ont congelé, et tu défoules ta rogne sur moi, c'est ça? »

– C'est toi que je vais congeler! » À entendre la voix du maître de maison, ça n'était pas une menace en l'air. « Si tu dis quoi que ce soit contre mes abeilles... »

– Mais non, je les respecte, tes abeilles! Au contraire, je m'inquiète! Je comprends pas comment elles passent l'hiver. Elles ont pas froid dans la grange? Moi, je serais déjà mort gelé.

– Tant que la grange est intacte, ça va. » Sergueïtch s'était radouci. « Je veille. Chaque jour, je vérifie.

– Et comment elles dorment dans les ruches? demanda Pachka. Comme les gens?

– Ben oui, comme les gens! Chacune dans son petit lit.

– Mais t'as pas de chauffage là-bas! Ou bien t'en as installé un?

– Elles n'en ont pas besoin. À l'intérieur, chez elles, il fait trente-sept. Elles se réchauffent elles-mêmes. »

La conversation, en abordant le thème des abeilles, avait pris un tour plus amical. Pachka comprit qu'il pouvait prendre congé sur cette note apaisée. Il leur serait même permis de se dire au revoir, pas comme la fois précédente où Sergueïtch l'avait expédié avec des insultes.

« Au fait, tu as réfléchi à ta retraite? demanda-t-il au moment de partir.

– Et qu'est-ce qu'il y a à réfléchir? » Sergueïtch haussa les épaules. « Quand la guerre sera finie, la factrice m'apportera trois années de pension d'un coup. Là, j'aurai la belle vie! »

Pachka eut un léger sourire, il eut envie de titiller son hôte, mais ne pipa mot.

Il allait quitter les lieux, quand son regard croisa à nouveau celui de Sergueïtch.

« Écoute, pendant que j'ai encore de la batterie... » Il lui tendit son portable. « Tu pourrais peut-être appeler ta Vitalina? »

– Elle n'est pas à moi. Voilà déjà six ans qu'elle ne l'est plus. Non, je ne le ferai pas.

– Et ta fille?

– Va-t'en! Je te l'ai dit: je n'ai personne à appeler. »

« Qu'est-ce que ça peut être ? » se demandait à haute voix Sergueïtch.

Il se tenait au bout du potager, devant le champ qui s'en allait en pente, telle une large langue blanche, pour remonter ensuite tout aussi régulièrement vers Jdanivka. L'horizon enneigé dissimulait les retranchements de l'armée ukrainienne. Sergueïtch ne pouvait les distinguer d'où il était. C'était trop loin, et sa vue laissait à désirer. À droite la bande boisée protégeant du vent s'éloignait dans la même direction, en pente douce et ascendante, dense par endroits, par d'autres clairsemée. Certes, elle ne commençait à monter qu'à partir du pli de terrain : avant d'amorcer une courbe vers Jdanivka les arbres étaient plantés en droite ligne au creux de la prairie, le long d'une route de terre qui à présent dormait sous la neige, car depuis le début des opérations militaires personne ne l'avait empruntée. Avant le printemps 2014, elle permettait d'atteindre Svitle aussi bien que Kalynivka.

Habituellement, c'étaient ses jambes qui poussaient Sergueï Sergueïtch ici, au bout du potager, et non ses pensées. Il vaguait souvent dans la cour : il inspectait sa propriété. Il allait tantôt dans la grange visiter ses abeilles, tantôt dans la remise voir sa Tchetviorka¹ verte, tantôt au tas de charbon qui diminuait chaque jour mais donnait malgré tout l'assurance d'avoir encore du chauffage demain et après-demain. Parfois ses jambes l'entraînaient dans le jardin, et il s'arrêtait alors près des pommiers et des abricotiers endormis par le froid. Mais parfois encore, bien que plus rarement, il se retrouvait tout au bout du

1. Nom familial donné à la voiture break Lada 2104. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

potager, où l'immense croûte de neige craquait en se brisant sous le pied. Où ses bottines ne s'enfonçaient jamais profondément car le vent d'hiver balayait toujours la neige en bas, dans la plaine, vers le creux. Si bien qu'il n'en restait guère là-haut, chez lui.

Il aurait été l'heure de rentrer, bientôt midi, mais cette tache là-bas, dans la montée, du côté de Jdanivka et des retranchements ukrainiens, avait intrigué Sergueïtch et ne le laissait plus en paix. L'avant-veille, quand il s'était avancé au bout du potager, il n'y avait aucune tache sur la grande étendue blanche. Juste la neige, au sein de laquelle, à force d'attention, on finissait par percevoir un bruit blanc : c'était là un silence qui vous prenait par l'âme avec des mains glacées et ne vous lâchait plus avant longtemps. Le silence ici, bien sûr, était particulier. Les sons auxquels on était habitué au point de ne plus y prêter attention en faisaient aussi partie. Comme par exemple l'écho des tirs d'artillerie au loin. Tenez, d'ailleurs – Sergueïtch se força à tendre l'oreille – quelque part à droite, à une quinzaine de kilomètres, ça pilonnait, et là-bas à gauche également, aurait-on dit, à moins que ce ne fût l'écho.

« Mais c'est peut-être quelqu'un ? » se demanda Sergueïtch, à haute voix de nouveau, en cherchant à voir mieux.

Un instant l'air lui sembla devenu plus transparent.

« Bon, mais qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? songea-t-il. Si j'avais des jumelles, le mystère serait résolu ! Et je serais déjà à me réchauffer dans ma maison... Au fait, peut-être que Pachka en a, des jumelles ? »

Ses jambes cette fois-ci l'entraînèrent à la suite de ses pensées – chez Pachka. Il contourna le trou d'obus, devant la maison des Mitkov, en marchant sur le bord. Gagna la rue Chevtchenko et y suivit la trace de la voiture récemment passée, au sujet de laquelle Pachka pouvait avoir dit la vérité

en fin de compte, mais pouvait aussi avoir menti – il n'était pas à ça près.

« Tu aurais des jumelles ? demanda-t-il, sans même saluer son ennemi d'enfance qui lui ouvrait la porte.

– Oui, j'en ai, mais c'est pour quoi faire ? » Pachka semblait lui aussi décidé à ne pas dire bonjour : à quoi bon prononcer des paroles superflues ?

« Là-bas de mon côté, il y a une forme étendue dans la plaine. Peut-être un cadavre.

– J'arrive ! » Les yeux de Pachka s'étaient allumés d'une flamme interrogatrice. « Attends-moi ! »

Sergueïtch, tout en marchant, regarda le ciel. Il lui sembla que le soir tombait déjà, alors que même les journées d'hiver les plus courtes ne se terminent pas à une heure et demie de l'après-midi. Puis il jeta un coup d'œil à la vieille paire de jumelles massive qui ballait au bout d'une courroie de cuir brune sur la poitrine de Pachka gonflée par sa pelisse en peau de mouton. Le devant du manteau, bien sûr, n'eût pas bombé autant si son propriétaire n'en avait replié les revers à l'intérieur. Le col, quant à lui, formait rempart autour de son maigre cou, le protégeant consciencieusement du vent glacé.

« Alors, c'est où ? » Pachka avait collé les jumelles à ses yeux dès qu'ils étaient parvenus au bout du potager.

« Là-bas, regarde, droit devant et puis un peu à droite, dans la montée, dit Sergueïtch en pointant le doigt.

– D'accord, d'accord, d'accord... Ça y est ! Je vois !

– Et qu'est-ce que c'est ?

– Le corps d'un soldat. Mais de quelle armée ? Et où sont donc ses sardines ? Non, on voit rien. Il est pas dans une bonne position.

– Laisse-moi regarder ! », dit Sergueïtch.

Pachka ôta les jumelles de son cou et les lui tendit.

« Tiens, l'apiculteur ! T'as peut-être l'œil plus acéré. »

Ce qui paraissait noir de loin, vu de plus près se révélait de couleur verte. Le cadavre était couché sur le flanc droit, la nuque tournée vers Mala Starogradvka, et par conséquent le visage vers les tranchées de l'armée ukrainienne.

« Quoi que tu vois ? demanda Pachka.

– Ce que je vois ? Un mort. Un soldat. Étendu. À quel côté il appartient, j'en sais foutre rien ! Ça peut être à l'un comme à l'autre.

– C'est clair. »

Pachka opina du chef, et le mouvement de sa tête, perdue à l'intérieur du haut col relevé de la pelisse, inspira un sourire à Sergueïtch.

« Qu'est-ce que t'as ? demanda Pachka, soupçonneux.

– Ben, t'es comme une cloche à l'envers, avec ton col. Ta tête est minuscule au milieu d'un tel luxe.

– Elle est comme elle est, grogna Pachka. Et puis c'est plus compliqué pour une balle de toucher une petite tête, alors qu'une grosse comme la tienne, à un kilomètre, on peut pas la rater. »

Ils retraversèrent ensemble la cour-jardin-potager jusqu'au portillon donnant sur la rue Lénine. En silence, sans se regarder. Là, Sergueïtch demanda à Pachka de lui laisser les jumelles pour deux ou trois jours. L'autre accepta. Puis s'en fut vers le passage Mitchourine, sans se retourner.

4

La nuit, Sergueïtch ne se leva pas à cause du froid qu'il éprouvait, mais à cause de celui qui lui vint en rêve. Plus exactement, il rêva qu'il était un soldat. Tué et abandonné

dans la neige. Il régnait un froid terrible alentour. Son corps sans vie était déjà engourdi, mais d'un coup il se trouvait carrément pétrifié et commençait lui-même à être source de froid. Et Sergueïtch, dans son rêve, reposait à l'intérieur de ce corps de pierre. Il y reposait et ressentait, aussi bien à l'intérieur du rêve qu'à l'extérieur – dans son propre corps –, une terreur glacée. Il patienta, le temps que le cauchemar le relâche. Et dès qu'il le sentit faiblir, il se leva du lit. Il attendit que ses doigts cessent de trembler sous le froid instillé par le rêve. Fit tomber du seau quelques « noix » de charbon dans le foyer du poêle. S'assit à la table dans l'obscurité.

« Pourquoi m'empêches-tu de dormir ! » murmura-t-il.

Il resta ainsi pendant une demi-heure. Ses yeux s'étaient habitués aux ténèbres. L'air, dans la pièce, s'était stratifié en plusieurs couches horizontales. Il avait froid aux chevilles, mais chaud au cou et aux épaules.

Sergueïtch poussa un soupir, alluma une bougie jaune, s'approcha de l'armoire et en ouvrit le vantail gauche. Il approcha la bougie. À l'intérieur, entre plusieurs cintres vides pendait une robe de femme. Son ex-épouse Vitalina l'avait laissée là exprès. Comme une allusion transparente. Comme une des raisons de son départ.

Dans le demi-jour tremblotant ménagé par la flamme menue, le motif de la robe n'était guère lisible, mais Sergueïtch ne s'en souciait guère. Il le connaissait sur le bout des doigts, il en savait tout le simple argument : de grosses fourmis rouges courant sur l'étoffe bleue, les unes vers le haut, les autres vers le bas, en une multitude serrée, des milliers de fourmis sans doute ! Franchement, comment un styliste pouvait avoir eu une idée pareille ? Il n'aurait pas pu faire simple et joli comme tout le monde : une robe à pois ou avec des marguerites ou des violettes ?

Machinalement, Sergueïtch étouffa la flamme de la bougie entre le pouce et l'index. Il perçut l'odeur suave d'une mince fumée d'adieu. Puis retourna s'allonger dans son lit. Il faisait bon sous la couverture. Dans pareille chaleur les rêves aussi devaient être doux et non vous pénétrer de froide terreur !

Ses paupières lui parurent se fermer toutes seules, sans son concours. Et c'est une fois les yeux clos, comme il s'assoupissait, qu'il revit la robe aux fourmis. Pas dans l'armoire cependant, cette fois-ci, mais sur elle, sur Vitalina. Une robe longue, tombant au-dessous du genou. Vitalina marchait dans la rue Lénine, la brise agitait le bas du vêtement et les fourmis rouges semblaient courir sur le tissu. À dire vrai, Vitalina ne marchait pas, elle flottait. Tout comme la première fois qu'elle était sortie de la cour. Qu'elle s'en était échappée, peut-on dire, pour se présenter à la rue et au village, comme on présente un document important dont la seule vue force tous les passants à s'écarter. Elle n'avait pas encore déballé tous ses sacs et ses valises en ce premier jour après son déménagement de Vinnytsia, mais elle avait tout de suite extrait de ses affaires la robe aux fourmis, l'avait repassée, revêtue et s'en était allée à l'église sise au bout de la rue. Il avait tenté de l'arrêter, de la convaincre de mettre autre chose, mais allez donc ! Difficile de composer avec son caractère et son amour du « beau ». Impossible même.

Elle pensait alors que Sergueïtch se promènerait avec elle dans la rue, mais il l'avait seulement accompagnée jusqu'au portillon. Il avait eu honte d'aller plus loin avec sa femme habillée de fourmis rouges.

Aussi s'était-elle avancée seule, d'un pas audacieux, insolent même, attirant voisins et voisines à leurs fenêtres, à leurs portes, à leurs clôtures. Le village était bien vivant alors : dans chaque cour ou presque résonnaient des rires d'enfants.

Il était clair que les jours suivants tous ses habitants allaient lui casser du sucre sur le dos.

Mais ce n'était pas pour sa robe qu'il l'avait aimée et prise pour femme. Sans robe, elle était bien plus belle et n'appartenait qu'à lui. Dommage que ça n'eût pas duré aussi longtemps qu'il l'aurait voulu.

Bizarrement, le rêve qui s'était emparé de Sergueïtch lui montra cette première traversée du village par Vitalina de manière autre qu'en réalité. Dans le rêve, il marchait à côté d'elle. Et la tenait par la main. Et il saluait voisins et voisines, d'un hochement de tête, bien que leurs yeux fussent collés à la robe aux fourmis comme les mouches se collent l'été au papier adhésif pendu au-dessus de la table.

Dans le rêve toujours, ils arrivaient à l'église, mais ne franchissaient pas ses portes ouvertes, ils contournaient la maison du Seigneur pour aller fouler la terre du cimetière où les pierres tombales et les croix silencieuses vous ôtent l'envie de sourire ou de parler fort. Sergueïtch conduisait Vitalina à la tombe de ses parents décédés avant la cinquantaine, puis lui montrait celles d'autres membres de sa famille : la sœur de son père et son mari, un cousin et ses deux fils, morts dans un accident un jour de beuverie ; il n'oubliait pas non plus sa nièce bien qu'on l'eût reléguée tout au bout du cimetière, au-dessus du ravin – tout cela parce que son père s'était querellé avec le président du soviet rural et que celui-ci s'était vengé avec les moyens dont il disposait.

Quand on vit longtemps dans un endroit, on a toujours plus de famille en terre qu'en bonne santé à côté de soi.

À ce moment sa mémoire souffla au dormeur absorbé par son rêve qu'ils étaient bel et bien allés au cimetière deux ou trois jours après l'arrivée de la jeune épouse, celle-ci vêtue convenablement pour l'occasion : tout en noir. Et le noir lui allait très bien, avait alors pensé Sergueïtch.

Dehors soudain retentit une forte explosion. Sergueïtch sursauta, perdit le fil du rêve. Le cimetière s'effaça, Vitalina et sa robe aux fourmis se volatilisèrent, et lui-même disparut tout aussi bien. Comme au cinéma, quand pendant la projection le film venait à casser.

Sergueïtch n'ouvrit pas les yeux pour autant.

« Bon, ça a pété quelque part, songea-t-il. Pas tellement près, c'est juste du gros calibre. Si c'était dans le coin, ça m'aurait jeté à bas du lit. » Et si l'obus était tombé sur la maison, il serait resté dans ce rêve où il se sentait d'une certaine manière plus au chaud, plus à son aise que dans la vie. En outre, la robe aux fourmis ne l'agaçait plus, au contraire, elle lui plaisait plutôt.

5

« Il est couché carrément à leurs pieds ! » Pachka ne dissimulait pas sa perplexité et sa colère. « Ils pourraient l'avoir récupéré déjà. »

Du côté de l'église bombardée soufflait un vent froid et coupant. Pachka semblait rentrer la tête dans les épaules, essayant de s'abriter derrière le col relevé de sa pelisse de mouton. Son profil mécontent rappelait à Sergueïtch une image révolutionnaire tirée d'un manuel d'histoire soviétique.

De nouveau ils se tenaient campés au bout du potager. Depuis le matin, Pachka affichait une mine renfrognée. Renfrogné, il l'était déjà quand il avait ouvert la porte, une heure plus tôt, aux coups frappés par Sergueïtch. Il ne l'avait pas invité à entrer. Certes, il s'était préparé rapidement et n'avait pas refusé de l'accompagner.

« Peut-être qu'il t'empêche de dormir, avait-il bougonné en chemin, mais moi, j'en ai rien à faire de lui ! Il reste là, tant pis. Tôt ou tard ils l'enterreront, lui feront des funérailles.

– Mais c’est un être humain ! répétait Sergueïtch dans le vœu d’expliquer son point de vue, sans regarder où il mettait les pieds de sorte qu’il trébuchait souvent. Un être humain doit ou bien vivre ou bien reposer dans une tombe.

– Il y reposera, avait rétorqué Pachka. Un temps viendra où tout le monde y reposera.

– Mais on pourrait pas descendre, le traîner au moins jusqu’aux arbres pour qu’on le voie pas ?

– Moi, pas question ! Ils n’ont qu’à y aller, ceux qui l’ont envoyé là-bas ! »

À la fermeté de sa voix, l’apiculteur avait compris que la conversation était en réalité inutile. Pourtant il avait insisté.

Il insistait encore alors qu’ils étaient là, debout sur la neige piétinée, au bord de la vaste étendue en pente.

« Passe-moi les jumelles ! » dit Pachka.

Il s’en servit pour observer durant deux bonnes minutes, tandis que ses lèvres esquissaient une grimace. Comme Sergueïtch, il n’aimait pas ce qu’il voyait, mais les idées que lui inspirait le spectacle étaient visiblement tout autres que celles de l’apiculteur.

« S’il venait de chez eux, c’est que c’est un “ukrop”¹, déclara-t-il, se prenant à raisonner à haute voix. S’il y allait, c’est un des nôtres ! Si on était sûr que c’est le cas, on pourrait le dire aux gars de Karousselino, et qu’ils se débrouillent pour le récupérer la nuit. Mais il est couché en travers. Impossible de savoir vers où il marchait ou rampait. Au fait, Sergo, t’as entendu ce qui est tombé cette nuit ?

1. Terme originellement méprisant pour désigner les Ukrainiens européens. Possible contraction de « ukrainsky oppozitsioner », mais le mot signifie également en russe « aneth ». Depuis, le terme a été repris par les Ukrainiens eux-mêmes. Un parti nationaliste l’a même adopté pour nom, comme acronyme de *Ukraïnskoïe obedinenie patriotov* – Union des patriotes ukrainiens.

- Oui, acquiesça Sergueïtch.
- On dirait qu'ils ont touché le cimetière.
- Mais qui ça ?
- Ce que j'en sais... Tu me filerais un peu de thé ? »

Sergueïtch se mordit la lèvre. C'était gênant de refuser, Pachka était venu tout de même jusqu'ici à son appel, alors qu'il n'en avait aucune envie.

« D'accord, allons-y ! »

La neige broyée par les semelles des lourdes bottines se mit à crisser sous les pieds des deux hommes avec un bruit sec, comme du sable gelé.

Sergueïtch marchait en tête. Il marchait et réfléchissait : « Dans quoi mettre le thé pour Pachka ? Dans une boîte d'allumettes ? Il s'offenserait. Dans un pot de mayonnaise, il en faudrait trop. »

Sur le seuil, tous deux tapèrent des pieds sur le béton pour décoller la neige de leurs semelles.

Sergueïtch versa le thé malgré tout dans un pot de mayonnaise, mais sans le remplir entièrement, aux deux tiers seulement.

« Je te laisse encore les jumelles ou bien tu en as vu assez ? » demanda Pachka en s'efforçant d'avoir l'air reconnaissant.

- Oui, laisse-les-moi », répondit l'apiculteur.

Ils se quittèrent cette fois-ci sur une note amicale.

Resté seul, Sergueïtch se rendit à la grange visiter les abeilles en hivernage. Il s'assura que tout allait bien. Puis alla au garage jeter un coup d'œil à sa vieille Tchetiorka. Il se demanda un instant s'il n'allait pas mettre le moteur en marche pour vérifier, mais s'effraya à l'idée de déranger les abeilles qui étaient derrière la cloison de bois : grange et remise étaient sœurs jumelles et partageaient presque le même toit.

Dehors, le précoce crépuscule d'hiver tombait déjà. Sergueïtch avait fait provision de charbon pour la nuit. Il en versa un demi-seau dans le poêle. Referma la porte, posa une casserole d'eau sur le dessus. Il aurait aujourd'hui pour dîner de la kacha de sarrasin salée. Après quoi il bouquinerait à la lueur d'une bougie – il en avait beaucoup à présent. Plus que de livres. Tous ses livres étaient vieillots, des éditions soviétiques rangées dans le vaisselier, derrière la vitre, à gauche du service de table. Vieillots, mais faciles à lire, avec de gros caractères bien nets, et l'on comprenait tout car ils racontaient des histoires simples. Quant aux bougies, elles étaient dans l'angle. Deux caisses. Elles y étaient rangées en couches serrées, chacune séparée de l'autre par un papier ciré. Lequel était en lui-même un trésor. Avec lui on pouvait allumer un feu de camp même sous la pluie. Et même sous un vent d'ouragan. Une fois enflammé, rien ne pouvait l'éteindre. Quand l'obus était tombé sur l'église « de Lénine » – tout le monde l'appelait ainsi, parce qu'elle se dressait au bout de la rue du même nom –, l'édifice, en bois, avait brûlé. Sergueïtch s'y était rendu le lendemain matin, et dans l'appentis en pierre éventré par l'explosion, il avait découvert deux caisses remplies de cierges. Il les avait rapportées chez lui – d'abord l'une, puis l'autre. Ainsi le bien était-il retourné au bien, comme il est écrit dans la Bible. Durant combien d'années avait-il offert sa récolte de cire au prêtre de l'église ? Pour fabriquer des cierges justement. Il avait donné et donné, puis avait reçu ce présent du Seigneur. Pile au bon moment : l'électricité venait d'être coupée. Dans les temps difficiles, c'est aussi une sainte cause que d'éclairer la vie des hommes.

Après quelques jours tranquilles, sans vent, vint un soir plus sombre que d'habitude. Il ne vint pas tout seul, il fut porté par une agitation du ciel, invisible d'en bas dans l'ombre de l'hiver, où les nuées légères furent chassées par d'autres, pesantes celles-là, qui soudain déversèrent de gros flocons tout neufs et duveteux sur la terre couverte de vieille neige durcie par la sécheresse de l'air.

Sergueïtch, en bâillant, jeta dans le poêle une nouvelle provision de charbon à longue flamme puis éteignit le cierge jaune entre deux doigts. Il pensait avoir accompli tout ce qu'il fallait avant de dormir. Ne lui restait plus qu'à remonter la couverture jusqu'à ses oreilles et à sombrer dans le sommeil jusqu'au matin ou jusqu'au premier froid. Cependant le silence lui parut comme incomplet. Or, qu'on le veuille ou non, quand le silence n'est pas complet, on ressent le désir d'agir pour qu'il le soit enfin. Mais comment? Sergueïtch était depuis longtemps accoutumé aux lointaines canonnades, lesquelles étaient devenues de ce fait une part importante du silence. Or voilà que la chute de neige – visiteuse autrement plus rare – les couvrait dehors de son bruissement.

Le silence, c'est vrai, est chose capricieuse, phénomène sonore personnel, chaque individu l'ajuste, l'adapte à sa mesure. Autrefois, le silence pour Sergueïtch était le même que pour les autres. Le bourdonnement d'un avion dans le ciel ou le chant d'un grillon s'introduisant la nuit par le vasistas en faisait facilement partie. Tous les bruits discrets, qui ne suscitent pas d'agacement ni ne font se retourner, deviennent au bout du compte des éléments du silence. Il en était ainsi autrefois du silence de la paix. Il en était devenu ainsi du silence de la guerre, où le fracas des armes avait

évincé les bruits de la nature, mais à force de lassitude, était devenu coutumier, s'était comme glissé lui aussi sous les ailes du silence, avait cessé d'attirer l'attention sur lui.

Et Sergueïtch était à présent saisi d'une étrange inquiétude due à la neige dont la chute lui semblait trop bruyante. Étendu dans son lit, au lieu de s'endormir, il réfléchissait.

Il repensa au cadavre gisant dans la plaine. Mais cette fois-ci il fut tout de suite réconforté par l'idée qu'il ne le verrait plus désormais. Pareille neige en effet allait tout recouvrir, et tout recouvrir jusqu'au printemps, jusqu'au dégel. Et au printemps tout changerait, la nature se réveillerait, les oiseaux chanteraient plus fort que les canons ne pourraient tonner. Car les oiseaux chanteraient tout près, alors que les canons resteraient là-bas, dans le lointain. De temps à autre seulement, pour une raison mystérieuse, peut-être d'avoir trop bu ou trop peu dormi, les artilleurs expédieraient un ou deux obus sur le village, par accident. Une fois par mois, pas davantage. Et ces obus tomberaient là où il n'y avait déjà plus rien de vivant: sur le cimetière, dans la cour de l'église, sur le bâtiment depuis longtemps vide et sans fenêtre des anciens bureaux du kolkhoze.

Mais si la guerre devait se prolonger, il abandonnerait le village aux soins de Pachka et emmènerait ses abeilles – les six ruches – là où il n'y avait pas de guerre. Là où les champs n'étaient pas creusés de trous d'obus mais semés de fleurs sauvages ou de sarrasin, où l'on pouvait marcher aisément et sans peur dans la forêt, dans les prés et sur les chemins de traverse, un lieu habité où, même si les gens ne souriaient pas au premier venu, leur nombre et leur insouciance faisaient paraître la vie plus douce.

Penser à ses abeilles l'apaisa et en quelque sorte le rapprocha du sommeil. Il se rappela le jour, cher à sa mémoire et à son cœur, où il avait reçu pour la première fois la visite

du maître du Donbass et de presque tout le pays, son ancien gouverneur, un homme compétent sous tous rapports, compétent et inspirant confiance, comme les vieux bouliers qui servaient au calcul. Il était arrivé en jeep avec deux gardes du corps. La vie alors était tout autre, paisible. Il s'en fallait de dix ans encore que n'éclatât la guerre, sinon plus. Les voisins avaient déboulé de chez eux, pour regarder avec jalousie et curiosité l'homme-montagne franchir le portillon et serrer la main de Sergueïtch dans son énorme pogne. L'un d'eux l'avait peut-être entendu demander alors : « Sergueï Sergueïtch, c'est donc toi ? C'est chez toi qu'on peut faire la sieste sur des abeilles ? Tu as inventé ce truc-là tout seul ? » « Non, ce n'est pas moi, je l'ai découvert dans une revue d'apiculture. Mais c'est moi qui ai fabriqué la couchette de mes mains ! » lui avait répondu fièrement l'apiculteur. « Eh bien, montre-nous ça ! » avait dit le visiteur de sa voix de basse, avec un sourire grave mais amical. Sergueïtch l'avait conduit au jardin où les six ruches étaient rangées par deux, dos à dos. Posés dessus : un panneau de bois et un mince matelas garni de paille.

« J'enlève mes chaussures ? » avait demandé le visiteur à son hôte. Celui-ci considéra les souliers de l'homme et resta médusé : à bout pointu, de forme très élégante, ils avaient des reflets nacrés, comme en ont parfois sous un soleil radieux les flaques d'eau éclaboussées d'essence, à cette différence que leur nacre avait plus de noblesse que des moirures de carburant. Elle brillait comme si l'air au-dessus eût changé de densité sous l'effet d'une forte chaleur, et perdu ainsi sa parfaite transparence, ajoutant à la couleur des chaussures et à leur forme une sorte de dimension supplémentaire, une vibration inattendue.

« Non, pourquoi les ôter ? » répondit Sergueïtch en secouant la tête.

– Quoi, elles te plaisent? dit le gouverneur avec un sourire, forçant par ces mots le propriétaire des lieux à détacher son regard de la paire de souliers.

– Oui, bien sûr! Je n’en ai jamais vu encore d’aussi belles, avoua Sergueïtch.

– Tu chausse du combien? s’enquit l’autre tout à trac.

– Du quarante-deux. »

Le visiteur opina du chef et approcha les fesses de la ruche du milieu: au-dessous se trouvait un escabeau de bois. Il grimpa dessus et s’installa soigneusement sur la fine paille. Il s’allongea sur le côté droit, étira ses jambes avec précaution, puis regarda Sergueïtch, à la manière d’un enfant, comme un écolier un instituteur sévère.

« C’est mieux sur le dos ou sur le ventre? demanda-t-il.

– Ce serait mieux sur le dos. La surface de contact avec les ruches sera plus grande.

– Bon, tu peux y aller, je vais dormir un moment. On t’appellera! » dit l’ex-gouverneur en jetant un coup d’œil à ses gardes du corps, postés un peu à l’écart de l’installation apicole. L’un d’eux hocha la tête, pour signifier qu’il avait entendu.

Sergueïtch rentra dans la maison. Il alluma le téléviseur: l’électricité fonctionnait à l’époque. Il tenta de se distraire, mais il était incapable de détacher ses pensées du visiteur important et de ses chaussures. Une crainte vint le tarauder: pourvu que les pieds des ruches ne cèdent pas sous le poids du géant couché dessus! Il prit du thé, mais son inquiétude quant à l’éventuelle fragilité des abris à abeilles qu’il avait fabriqués lui-même ne se dissipait toujours pas. Quand il les avait construits, il ne se souciait que du confort de leurs pensionnaires, mais ignorait encore qu’il fût bénéfique et salutaire de dormir sur elles.

Cette fois-là le visiteur important lui laissa trois cents dollars et une bouteille de vodka en remerciement. À partir de

ce jour, tous ceux qui n'aimaient guère Sergueïtch ou bien ne le remarquaient pas se mirent à le saluer comme si un archange l'eût effleuré de son aile !

Un an plus tard, aux premiers jours de l'automne également, le gouverneur revint le voir. Sergueïtch avait alors déjà bâti une tonnelle autour de la couchette. Si légère et pliable qu'on pouvait la monter comme la démonter en une heure. Il avait confectionné un matelas encore plus mince, pour que la paille n'étouffe pas la moindre vibration émise par les centaines de milliers d'abeilles.

Le visiteur paraissait fatigué. Il avait avec lui une dizaine de gardes du corps, et peut-être autant de voitures, garées le long de sa clôture, rue Lénine. Qui s'y trouvait, et pour quoi personne n'en sortait ? Sergueïtch ne le comprit pas. Le maître du Donbass passa cette seconde fois cinq ou six heures allongé sur les ruches. Au moment de repartir, non seulement il lui offrit mille dollars dans une enveloppe, mais il lui donna l'accolade, avec force, à la manière d'un ours. Comme s'il prenait à jamais congé d'un être cher.

« Bon, c'est terminé, avait conclu alors Sergueïtch. Pareille chance ne se reproduira plus. Il ne reviendra pas. »

Il avait plusieurs raisons de penser ainsi. L'une d'elles était tout à fait banale : dans toutes les bourgades un peu importantes on réclamait à présent de dormir sur des ruches. La concurrence devenait sévère. Or lui, Sergueïtch, ne se faisait aucune réclame. Certes, on savait au village qu'un ancien gouverneur était venu tout exprès, de Kiev même, pour faire un somme au-dessus de ses abeilles. On le savait et on le racontait aux amis, à la famille et aux gens d'autres villages qu'on connaissait. Si bien qu'avec une régularité que d'autres apiculteurs lui eussent enviée, des particuliers se présentaient à la porte de Sergueïtch pour dormir sur « les abeilles du gouverneur ». Sergueïtch n'augmentait

pas ses prix, et offrait du thé au miel aux clients particulièrement aimables. Il parlait volontiers avec eux de la vie. Chez lui, il n'avait plus personne pour le faire : sa femme l'avait quitté en emmenant leur fille ; elles s'étaient sauvées toutes deux un jour qu'il s'était rendu au marché de gros de Horlivka. Elles l'avaient laissé le cœur en miettes. Mais il avait tenu bon. Il avait rassemblé toute sa volonté et n'avait pas permis aux larmes montées à ses yeux de rouler sur ses joues. Il avait continué à vivre. Une vie tranquille, à l'abri du besoin. Savourant l'été le bourdonnement des abeilles, et l'hiver le calme et le silence, la blancheur des champs couverts de neige et l'immobilité du ciel gris. Il aurait pu passer ainsi le reste de sa vie, mais le sort en avait décidé autrement. Quelque chose s'était brisé dans le pays, s'était brisé à Kiev, là où il y avait toujours un truc qui n'allait pas. S'était brisé, et de telle manière que de douloureuses fissures s'étaient propagées par tout le pays, comme dans du verre, et que de ces fissures du sang avait coulé. Une guerre avait éclaté, dont la cause pour Sergueïtch, depuis trois ans déjà, restait brumeuse.

Un premier obus était tombé sur l'église. Et dès le lendemain matin les habitants avaient commencé à quitter Mala Starogradivka. D'abord les pères avaient envoyé mères et enfants chez des parents, qui en Russie, qui à Odessa, qui à Mykolaïv. Puis les pères eux-mêmes étaient partis, allant grossir les rangs, les uns des « séparatistes », les autres des réfugiés. Les derniers à avoir été emmenés, c'étaient les vieux et les vieilles. Avec des cris, des pleurs, des malédictions. Il régnait un vacarme effrayant. et puis soudain un jour, tout était devenu si calme que Sergueïtch, en sortant dans la rue Lénine, avait presque été assourdi par le silence. Ce silence-là était lourd, comme un bloc de fonte. Sergueïtch avait alors eu peur d'être le seul de tout le village à être resté.

Il avait remonté prudemment la rue, en jetant un coup d'œil par-dessus les clôtures. Après une nuit de salves de canon, le silence était si écrasant qu'il avait l'impression de trimbalier un sac de charbon sur son dos. Mais les portes étaient déjà barrées de planches. Certaines fenêtres obturées de panneaux de contreplaqué. Il avait marché jusqu'à l'église, ce qui représentait près d'un kilomètre. Il était passé sur la Chevtchenko et était revenu par cette rue parallèle. Les jambes en coton. Soudain il avait entendu un bruit de toux et s'était réjoui. Il s'était approché de la palissade derrière laquelle on toussait, et là, il y avait Pachka. Assis tranquillement dans la cour sur un banc. Une bouteille de vodka dans la main gauche, une papirosse dans la droite.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui avait demandé Sergueïtch.

Depuis l'enfance, ils ne se saluaient pas.

« Moi ? À ton avis ? Je devrais peut-être abandonner tout ça ? Ma cave est profonde. Je m'y planquerais au besoin. »

Tel avait été le premier printemps de la guerre. On en était maintenant à son troisième hiver déjà. Ça faisait presque trois ans que Pachka et lui maintenaient la vie dans le village. On ne pouvait tout de même pas laisser le village sans vie. Si tout le monde partait, personne ne reviendrait ! Alors qu'ainsi, on était forcé de revenir. Quand c'en serait fini de la folie à Kiev, ou bien des bombes et des obus.

7

Deux nuits et deux jours avaient passé depuis la chute de neige. Sergueïtch ne sortait que pour aller quérir du charbon. La neige sous ses pieds crissait à présent d'autre manière. Il s'enfonçait mollement dans un tapis blanc tout neuf, qui n'était d'ailleurs guère profond. Mais une chose lui parut surprenante :

il remarqua qu'en plusieurs endroits l'ancienne croûte durcie apparaissait à découvert. Bizarre qu'elle ne fût pas masquée par au moins cinquante centimètres de poudreuse. Mais il est vrai qu'il n'y avait pas eu de tempête. La neige était tombée simplement, libre et légère. Un vent rasant l'avait sans doute poussée plus loin, du côté de barrières naturelles où elle avait pu s'accumuler sous forme de congères. Mais le désir ne vint pas à Sergueïtch d'aller repérer celles-ci.

La bouilloire chantait sur le poêle. On n'éteint pas un poêle comme une gazinière, aussi la bouilloire dut-elle continuer à chauffer pour rien jusqu'à ce que son propriétaire l'en ôtât, saisissant la poignée brûlante en usant d'un vieux torchon de cuisine pour se protéger la main. Il versa l'eau dans une tasse en faïence marquée du logo de l'opérateur de téléphonie mobile MTS, et l'agrémenta d'une pincée de thé. Puis il souleva du plancher un bocal d'un litre de miel qu'il posa sur la table.

« Je pourrais inviter Pachka », songea-t-il en bâillant. Avant de se dire : « Bah, je suis bien comme ça ! Je ne vais pas aller le chercher à l'autre bout du village ! »

Le fait que « l'autre bout du village » se trouvât tout au plus à quatre cents mètres de sa maison ne changeait rien à l'affaire.

Il n'avait pas achevé sa première tasse qu'une explosion retentit non loin. Les vitres tremblèrent avec un tintement à fendre les tympans.

« Ah ! les cons ! » lâcha-t-il avec amertume. Il reposa vivement la tasse sur la table, éclaboussant celle-ci de thé, et courut à la fenêtre la plus proche. Il vérifia qu'elle n'était pas fissurée. Non, intacte.

Il inspecta les autres fenêtres, toutes étaient sauvées. Il réfléchit : ne devrait-il pas aller voir où ça avait pété, et si une maison voisine n'avait pas été touchée ?

« Et puis on s'en fout ! L'important, c'est que c'est pas la mienne », conclut Sergueïtch au bout d'un instant, renonçant à l'idée. Et il retourna s'asseoir.

Si une seconde explosion avait succédé à la première, il en aurait été autrement. Il aurait alors filé à la cave, comme trois ans plus tôt, quand soudain, sans raison, bombes et obus s'étaient mis à pleuvoir sur Mala Starogradivka et ses environs.

Restaient encore deux heures avant que le soir s'annonce en ce mois de février. Et ça aussi, c'était surprenant. Le fait que l'obus fût tombé sur le village en plein jour ! À la nuit noire, on aurait compris : erreur de tir. Mais dans la journée... Ils étaient saouls ou quoi ? Ou bien ils s'ennuyaient dans le silence. Et puis qui étaient ces « ils » ? Ceux de Karousselino, ou bien ceux qui campaient entre leur village et Jdanivka ?

Sergueïtch dilua ses pensées amères dans du miel et s'en trouva un peu soulagé. Il versa le reste d'eau bouillante dans sa tasse. Sourit en regardant le logo « MTS »... Son portable gisait, tel un poids mort, dans le tiroir du vaisselier. Avec son chargeur. Quand le courant serait rétabli au village, il pourrait le recharger et vérifier s'il y avait du réseau. Mais si l'électricité revenait et qu'il y eût du réseau, une autre question se poserait : à qui téléphoner ? À Pachka ? S'il était besoin, il coûterait moins cher d'aller le voir à pied. D'ailleurs Sergueïtch ne connaissait pas son numéro. Quant à appeler son ex-épouse Vitalina... il faudrait qu'il choisisse bien ses mots à l'avance en vue de la conversation, mieux encore, qu'il les note par écrit, puis qu'il lise son papier avant qu'elle lui raccroche au nez ! Il pourrait l'appeler au moins pour s'enquérir des affaires de sa fille. Et si le dialogue s'établissait, poser également des questions sur la vie à Vinnytsia. Comment se faisait-il qu'il ne fût pas allé une seule fois rendre visite à ses beaux-parents ? Et qu'il ne

fût d'ailleurs allé quasiment nulle part en quarante-neuf années d'existence. Nulle part excepté à Horlivka, Enakievo, Donetsk et trois ou quatre autres dizaines de villes et villages miniers où il était envoyé régulièrement en mission, avant sa mise à la retraite. Il avait occupé un poste important : inspecteur de la sécurité. Il avait visité certaines mines jusqu'à vingt fois, sinon plus. Il en avait tant respiré, de leur sécurité, qu'à quarante-deux ans il s'était retrouvé avec une pension d'invalidité. La silicose, c'est du sérieux. Et le fait qu'elle soit très répandue parmi ceux qui travaillent et ont travaillé sous la terre la rend un peu pareille à la grippe. Les gens toussent, bon, et après ?

Des coups de poing furent frappés à sa porte.

Sergueïtch sursauta, et tout de suite rit de sa frayeur : qui ça pouvait-il être ? ils n'étaient que deux au village.

Il ouvrit, et se trouva face à Pachka, pâle comme un mort, le visage ravagé de tristesse.

« Ce serait-il sa maison ? » pensa-t-il avec effroi.

« Chez les Krassiouk, la moitié de la baraque et la grange ont été emportées ! annonça l'ennemi d'enfance d'une voix tremblante.

– Hum... » fit Sergueïtch avec compassion, en invitant son visiteur à entrer.

Il l'installa à la table, lui servit du thé et lui donna une cuiller pour l'inciter à prendre du miel.

Sergueïtch comprenait la terreur éprouvée par Pachka : les Krassiouk vivaient à une maison de chez lui. Autrement dit, si l'explosion avait eu lieu là-bas, il n'avait plus de fenêtres, c'était certain.

« Sergo, je vais dormir chez toi cette nuit, d'accord ? dit Pachka en levant les yeux sur le maître de maison.

– Pas de problème. Mais qu'est-ce qui s'est passé là-bas, c'est tombé aussi sur ta maison ?

– Les vitres, soupira Pachka. Toutes! J’ai eu du pot: un éclat m’a volé au ras du visage et est allé se ficher dans le buffet. J’étais en train de dîner, purée de patates au lard.»

Il se tut soudain et regarda prudemment son interlocuteur dans les yeux. Et Sergueïtch comprit la raison de cette pause: Pachka venait d’avouer malgré lui qu’il ne manquait pas de nourriture. Or tout récemment encore il se plaignait de n’avoir rien à manger! Sergueïtch sourit en pensée, mais n’en montra rien. À l’heure présente, il plaignait malgré tout son ennemi d’enfance: une maison froide, par moins douze degrés dehors. Si la baraque restait vingt-quatre heures sans fenêtres, il faudrait trois jours pour la réchauffer.

«Bien, dit-il. Tu vas passer la nuit ici, mais il faut bien remettre des vitres à tes fenêtres, autrement tu devras carrément déménager chez moi!

– Mais où je vais les prendre?

– Tu n’es pas bien malin, dit l’apiculteur sans méchanceté. Tu as la paresse de réfléchir. Quand un gars a le cœur qui flanche, ou bien on l’enterre ou bien on cherche d’urgence un donneur. Quoi, tu n’as jamais lu les journaux?

– Pourquoi tu dis ça?» Des notes de méfiance résonnaient dans la voix de Pachka. «Quel donneur?

– Bon, moi, j’ai les outils.» Sergueïtch à présent raisonnait à haute voix. «Réfléchissons: quelle maison est encore intacte au village, mais n’a plus d’occupants?»

Pachka se sentit tout content. Content d’avoir compris ce que méditait Sergueïtch.

«Klava Jivotkina! Elle est morte avant la guerre!» se rappela-t-il, mais sur-le-champ l’enthousiasme s’éteignit dans ses yeux. «Mais c’est une vieille chaumière qu’elle avait, les fenêtres sont minuscules. Il en faudrait des plus grandes... Peut-être que la maison d’Arzamian conviendrait.

– Mais lui, il est mort? demanda Sergueïtch, sur la réserve.

– Bah, je sais pas, répondit Pachka, hésitant. Il est parti, ça c'est sûr. À Rostov, je crois. Il est pas russe, tu vois, mais il est pas ukrainien non plus. Il est arménien !

– Et alors ? Il vivait ici, donc il est des nôtres. Réfléchis encore. Sinon, s'il revenait, comment je pourrais le regarder dans les yeux ?

– Les Serov ! s'exclama Pachka, réjoui. C'est parfait ! Ils ont été tués par une bombe. Tous, avec leurs enfants.

– Oui. » Sergueïtch acquiesça de la tête, se rembrunit et poussa un profond soupir. Il se rappelait que les Serov avaient été les premiers à se ruer hors du village, sans même attendre la fin du bombardement. Et c'est alors qu'ils s'éloignaient, déjà dans la campagne, que la bombe s'était abattue sur eux. Elle était tombée pile sur leur Volga. Les décombres de la voiture étaient encore là-bas, sur la route de terre, non loin des dernières maisons.

« Bien. » Sergueïtch leva les yeux sur son hôte. « On termine le thé et on y va ! Je pense qu'on aura réglé ça avant ce soir. J'ai un excellent coupe-verre. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Titre original: *Серые пчелы*

© 2019 by Diogenes Verlag AG Zürich
© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch
Photo: © James Porter / GettyImages

Cette édition électronique du livre *Les Abeilles grises* d'Andreï Kourkov a été réalisée
en janvier 2022 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0510-2)
ISBN ePDF : 979-10-349-0512-6